

Cinquième année.

Montréal, 1 Octobre 1881.

Numéro 1

## Au LION D'OR

Pour vos marchandises d'automne, c'est chez Le  
tenneur, Arsenault & Cie. que vous ferez le mieux.



477 - Nos CASHMERE NOIRS à 47 Cts. partent très vite.

Nos idées-pensées et actions de 1881 à 1882.

N'oubliez pas que vous achetez les plus beaux Cha  
peaux de Dames chez  
LETENDRE, ARSENAULT & Cie.,  
591 Rue Ste Catherine.

## Aux Actionnaires des Sociétés de Construc- tions.

**BARRE**  
23 RUE NOTRE-DAME

Payera les prix ci-dessous :

La Société Canadienne-Française de Construction de Montréal	\$1.25	pour	\$100
Société Métropolitaine	1.00	"	100
Victoria Mutual	.95	"	100
Montréal Mutual	.95	"	100
Société Saint Jacques	.72	"	100
Société Canadienne	.62	"	100
Compagnie de Prêts et Crédit Foncier	.52	"	100
Imperial Building Society	.70	"	100
Société Jacques-Cartier	.55	"	100
Provincial Loan Co.	.40	"	100

BARRE, 23 rue Notre-Dame, avertit les action-  
naires de ne pas vendre leurs actions avant d'aller le  
voir, et cela dans leur intérêt et pour leur bénéfice.

BARRE s'occupe aussi de transactions, ventes et  
échanges de maisons, ventes de terres, lots vacants,  
etc., etc.

**BARRE**  
23, RUE NOTRE-DAME



## LA MORALE EN ACTION.

**PREMIER POUCHARD.**—Je vous dis, moi, que ce qui fait le plus de tort à  
notre génération actuelle, c'est que l'on boit pendant les heures de bureau. Moi  
qui vous parle, je n'ai rien bu pendant mes heures de travail depuis vingt ans.  
Je me rappelle parfaitement la date, vu que je me suis définitivement retiré des  
affaires en 1861.

## Les Aventures — DU — BARON DE MUNCHHAUSEN (Suite.)

Ce ne fut pas le seul service que nous  
rendit notre boulet : il ne se contenta  
pas de refouler de la façon que je viens  
de raconter celui de l'ennemi, mais conti-  
nuant son chemin, il onleva de son affût  
la pièce pointée contre nous, et la lança  
avec une telle violence dans la coque  
d'un bâtiment, que ce dernier prit une  
voied'eau énorme et sombra peu à peu  
avec un millier de matelots et un grand  
nombre de soldats de marine qui s'y  
trouvaient.

Ce fut sans contredit un fait extraor-  
dinaire. Je ne veux cependant pas me  
l'attribuer à moi seul : il est vrai que  
l'honneur de l'idée première en revient  
à ma sagacité, mais le hasard me secon-  
da dans une certaine proportion.

Ainsi que je m'aperçus, la chose faite,

notre pièce de quarante-huit avait  
reçu double charge de poudre ; de là  
l'effet merveilleux produit sur le boulet  
ennemi, et la portée extrême de notre  
projectile.

Le général Elliot, pour me récom-  
penser de ce service signalé, m'offrit un  
brevet d'officier que je refusai me con-  
tentant des remerciements qu'il me fit le  
soir même à dîner, en présence de son  
état-major.

Comme je suis fort porté pour les  
Anglais, qui sont un peuple vraiment  
brave, je me mis dans la tête de ne pas  
quitter cette forteresse sans avoir rendu  
un nouveau service à ceux qui la défen-  
daient ; trois semaines après l'affaire du  
canon de quarante-huit, il se présenta  
enfin une bonne occasion.

Je me déguisai en prêtre catholique,  
sortis de la forteresse vers une heure du  
matin, et je réussis à pénétrer dans le  
camp de l'ennemi à travers ses lignes.  
Je me rendis à la tente où le comte  
d'Artois avait réuni les chefs de corps  
et un grand nombre d'officiers pour  
leur communiquer le plan d'attaque de

la forteresse, à laquelle il voulait donner  
l'assaut le lendemain. Mon déguisement  
me protégea si bien que personne ne  
pensa à me repousser et que je pus écou-  
ter tranquillement tout ce qui se dit.  
Le conseil fini, ils allèrent se coucher,  
et je vis bientôt l'armée entière, tout le  
camp, jusqu'aux sentinelles, plongé dans  
le plus profond sommeil.

Je me mis aussitôt à l'œuvre : je dé-  
montai tous leurs canons au nombre de  
plus de trois cents, depuis les pièces de  
quarante huit jusqu'à celles de vingt-  
quatre, et je les jetai à la mer où ils  
tomberent à environ trois milles de là :  
comme je n'avais personne pour m'aider,  
je puis dire que c'est le travail le plus  
pénible que j'aie jamais accompli, à l'ex-  
ception d'un seul cependant qu'on vous  
a fait connaître en mon absence : je veux  
parler de l'énorme canon ture décrit  
par le baron Tott et avec lequel je tra-  
versai le canal à la nage.

Cette opération terminée, je trans-  
portai tous les affûts et tous les caissons  
au milieu du camp, et de peur que le  
roulement des roues ne réveillât les  
gens, je les pris deux à deux sous le bras.  
Cela faisait un beau tas, aussi élevé  
pour le moins que les rochers de Gibrat-  
tar. Je saisis alors un fragment d'une  
pièce de fer de quarante-huit, et me  
procurai du feu en le frappant contre  
un pan de mur, reste d'une construction  
mauresque, et qui était enterré de vingt  
pieds au moins : j'allumai une mèche  
et mis le feu au tas.

J'oubliais de vous dire que j'avais  
jeté sur le sommet toutes les munitions  
de guerre.

Comme j'avais eu soin de placer dans  
le bas les matières les plus combustibles  
la flamme s'éleva bientôt haute et écla-  
tante. Pour écarter de moi tout soup-  
çon, je fus le premier à donner l'alarme.

Comme vous pouvez le penser, le  
camp se trouva saisi d'épouvante ; on  
supposa, pour expliquer ce désastre,  
que les gens de la forteresse avaient fait  
une sortie, tué les sentinelles, et étaient  
ainsi parvenus à détruire l'artillerie.

M. Drinkwater, dans la relation  
qu'il a faite de ce siège célèbre, parle  
bien d'une grande perte éprouvée par  
l'ennemi à la suite d'un incendie, mais  
il n'a pas su à quoi en attribuer la cause :  
cela, du reste, ne lui était guère  
possible, car — bien que j'aie, à moi  
tout seul, dans cette nuit, sauvé Gi-  
braltar — je n'ai mis personne dans  
ma confiance, pas même le général  
Elliot. Le comte d'Artois, pris d'une  
panique, s'enfuit avec tous ses gens, et,  
sans s'arrêter en route arriva d'une traite  
à Paris.

La terreur que leur avait inspiré  
ce désastre fut telle, qu'ils ne purent